

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis GENTINA

A travers l'œuvre de Paul Claudel

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1920, tome 18, p. 172-179

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

A travers l'œuvre de Paul Claudel

A mon cousin José-Maria Arago

Il est une certaine sympathie intellectuelle qui aide la compréhension à mieux pénétrer dans la pensée intime et vraie des auteurs que nous étudions. Le critique doit parfois se laisser guider par l'instinct intuitif et psychologique, ce qu'il néglige trop souvent. Il faut comprendre avec sa raison et sa sensibilité, et ne pas s'aveugler sous une philosophie « à priori » fausse, fatalement, parce qu'étroite. — Paul Claudel est un de ces écrivains qu'on rencontre sur la route littéraire et qui force l'attention de tous ceux qui étudient les tendances et les besoins contemporains. Aprement attaqué, violemment défendu, il reste un homme à part dans l'histoire de ce siècle. M. Georges Duhamel, rédacteur au *Mercur*e de France, et M. Jacques Rivière, l'intelligent directeur de la *Nouvelle Revue Française*, ont écrit des essais enthousiastes sur Paul Claudel, et je crois qu'ils sont les seuls à l'avoir bien compris. M. Pierre Lasserre, dernièrement, lui a consacré deux articles de revue, dans lesquels, l'éminent critique qu'est M. Pierre Lasserre lorsqu'il traite des auteurs classiques, ne tient pas compte de plusieurs côtés du tempérament artistique et religieux de Paul Claudel. La sévère *Revue des Deux Mondes* le présentait jadis à ses lecteurs par la plume amie de Mme Sainte Marie Perrin, et le *Correspondant* analysait sa *Nuit de Noël*. — Je signale également une bonne étude sur Paul Claudel, signée du P. de Tonquédec, de la Compagnie de Jésus, parue chez Beauchesne en 1917. Je lui ai emprunté de nombreuses références auxquelles je renvoie le lecteur.

Paul Claudel est né en 1868, à la Fère en Tardenois, au cœur même de cette terre de France, pleine de sève et de force. Sa famille n'était pas croyante... il ne croyait pas... il fut l'ami et le camarade de Romain

Rolland, le protestant, qui jusqu'à présent n'a su faire autre chose que protester.... Ses études brillamment terminées à Paris, il voulut connaître la vie et mena l'existence étrange de la Bohême d'alors, qui rayonnait avec un superbe mépris humain autour du symbolique S. Mallarmé. Un soir de désœuvrement, le 25 décembre 1886, Claudel entra à Notre-Dame de Paris, où se célébrait le magnifique office de Minuit. C'était là un acte purement esthétique, et son tempérament « décadent » — comme on disait alors — n'y cherchait que des émotions littéraires et artistiques. Dieu en décida autrement. Paul Claudel raconte lui-même ce qui se passa en lui :

« Alors se produisit l'événement qui domine toute ma vie. En un instant, mon cœur fut touché, et je crus. Je crus d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute, que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée n'ont pu ébranler ma foi, ni, à vrai dire, la toucher. J'avais eu tout à coup le sentiment déchirant de l'Innocence, de l'éternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable. En essayant, comme je l'ai fait souvent, de reconstituer les minutes qui suivirent ces moments extraordinaires, je retrouve les éléments suivants cependant ne formaient qu'un seul éclair, une seule arme dont la Providence divine se servait pour atteindre et ouvrir le cœur d'un pauvre enfant désespéré. « Que les gens qui croient sont heureux ! — Si c'était vrai, pourtant ! — C'était vrai ! — Dieu existe, il est là. C'est quelqu'un, c'est un être aussi personnel que moi ! Il m'aime, il m'appelle ». Les larmes et les sanglots étaient venus, et le chant si tendre de *l'Adeste* ajoutait encore à mon émotion ⁽¹⁾.

Certes, la grâce travaillait son âme depuis de longues semaines, puisqu'il n'était satisfait d'aucune chose. Jusqu'alors, il s'est anéanti dans la nature avec un grossier panthéisme ; il a bu à toutes les coupes un liquide qui n'a pas calmé ses soifs fiévreuses ; subitement, par une lecture, s'ouvre à lui un royaume nouveau... une illumination splendide,... un flamboiement de son cœur... toute l'âme soudain qui brûle par la lecture d'Arthur Rimbaud... Etrange guide spirituel, étrange directeur de conscience...

(1) Ma conversion : Revue de la Jeunesse. T. IX, p. 30, 1913-1914.

Arthur Rimbaud, prototype de l'héredo-poète, génie raté et épuisé, pauvre être frénétiquement sensitif dont les nerfs s'étaient usés dans des recherches inouïes de sensations, Rimbaud l'alcoolique, le névrosé, l'halluciné, l'anarchiste allait être pour Claudel un Révéléateur ⁽¹⁾. — Il y a là un cas d'inexplicable influence dont la psychologie nous échappe et que je ne veux pas élucider. Je dirai simplement que tous les deux, Rimbaud et Claudel, sont des absolus, des enivrés de « totalité », des exclusifs jusqu'à la souffrance, que tous deux sont des génies synthétiques... c'est le pont qui les relie et les explique.

Pour Claudel, sa conversion de Noël était l'aboutissement du travail qui s'opérait en lui, depuis sa rencontre intellectuelle avec Rimbaud. Cette conversion fut le point de départ d'une nouvelle formation morale. Il y a deux sortes de convertis : ceux qui se rendent par la raison, par discipline, et ceux en qui le sentiment divin « inonde tout » selon le mot de Pascal... les premiers acceptent Dieu parce que cela est raisonnable et logique et juste (Brunetière, cf. : « Sur les chemins de la croyance », Bourget : ramené à l'Eglise par cette formule qu'il aime : la Terre, les Morts, la Race), les seconds, parce qu'ils ont senti une fois sa présence, sa réalité (Huysmans, Jean Psichari devenu catholique par la mort et la conversion de son fils Ernest, Henri Ghéon, notre dernier « témoin » et, tout près de St-Maurice : l'auteur de la brochure *De Genève à Rome, par Cantorbéry*, etc.). Mais, on se défie des conversions de sentiments... Peut-être oublie-t-on que l'amour excite la recherche et la connaissance, et adoucit les difficultés prétendues dogmatiques que l'orgueil fait surgir... Un Bourget, un Brunetière, avant de faire le pas décisif, pèsent tout ce que comporte pour eux l'acceptation et la reconnaissance d'un Dieu souverain ; un Claudel ne comprend pas tout de suite ce que signifie pour la vie entière cette adhésion à la foi... il la sent et c'est seulement lorsque cette poussée sentimentale se sera calmée que sa raison enquêtera...

(1) Il n'y a là aucune exagération. Cf. à ce sujet « Journal de psychologie normale et pathologique », nov.-déc. 1910, où Rimbaud est étudié à ce point de vue.

Après cette nuit magnifique où il avait trouvé Dieu, Claudel, jusqu'en 1889, emplit ses recherches de raison, de documentation, jusqu'au jour où son intelligence put librement accepter le Dieu que son cœur avait déjà reconnu comme le seul Maître.

Je me suis attardé à cet acte décisif de la vie de Claudel parce que, sans lui, toute une partie de l'âme de notre poète nous aurait échappé, parce qu'aussi, l'œuvre entière de Claudel parle de Dieu. Essayons un croquis moral de l'homme, que nous connaissons mieux à mesure que nous pénétrons dans la forêt touffue et grandiose de son œuvre.

Dans la correspondance de Charles-Louis Philippe, André Gide a relevé cette phrase : « Le temps de la douceur et du dilettantisme est passé ; maintenant, il faut des barbares. » — Louis Bertrand, l'Augustinien, met, en préface, à son livre *Le sens de l'ennemi*, ces deux mots : « se rebarbariser ». — Vous voyez où je veux en venir... cet artiste, géant à la façon de Hugo, mais combien plus profond, combien plus sincère, ce barbare, dont l'œuvre doit contenir les germes immenses d'une nouvelle génération : c'est Paul Claudel. Il erre lourdement dans des inextricables complications, au milieu de la population fantastique de ses personnages, brutaux, passionnés, intéressés ou exquisément simples. Comme les barbares, Claudel est charnel. L'abstraction pour lui n'a aucune valeur... il ne la ressent pas comme une réalité ; il aspire à des « tangibilités » ; il va jusqu'au bout de ses idées ; un seul mot l'éclaire mieux que les explications les plus fantaisistes : il veut « *Tout* », il veut tout connaître, tout posséder d'une connaissance et d'une possession absolue, il veut aimer d'un amour exclusif et sans partage. Ecoutez-le, dans son style étrange, immense comme lui, et sur lequel je reviendrai :

« Moi, qui aimais tant les choses visibles, oh ! j'aurais voulu voir tout, posséder avec appropriation, non avec les yeux seulement, ou les sens, mais avec l'intelligence de l'esprit.

Et tout connaître pour être tout connu. » ⁽¹⁾

(1) Immense octave de la création.

De ce besoin de totalité, de ce tourment d'Absolu qui l'angoisse à chaque tournant de la route, de cette possession qu'il exige avidement, il serait toujours vide, s'il n'avait rencontré Dieu. Par son tempérament, par l'ambition violente de son cœur, il a pu s'attacher à la nature, comme il fait de toutes choses, avec tout son être... mais la Création ne peut le contenter... il lui faut le Créateur en sa paix souveraine. Toute l'œuvre porte la marque de cette lutte, de cette continue insatisfaction... c'est pour cela qu'il s'en dégage parfois une sorte de malaise... nous ne sommes pas à sa mesure, et certaines pages, par leur dureté, leur violence, triturent nos pauvres âmes trop impressionnées par les choses les plus diverses, en qui trop souvent l'enthousiasme n'est plus spontané... Paul Claudel est le barbare qui régénère notre force ; sa splendide sécurité stimule notre fatigue découragée... cet homme a les nerfs d'un Titan.

Avec ce que nous savons de l'homme, considérons les différentes faces de son talent. Il y a en Claudel un philosophe, un métaphysicien, chez qui les exigences variées dont j'ai parlé plus haut, produisent un effet saisissant. Il faut bien se garder d'établir des rapports philosophiques entre l'œuvre de Claudel, poète avant tout, et celles dites des « philosophes ». Je pense d'ailleurs que ce qu'il est convenu d'appeler la « philosophie d'un poète » est la mise en œuvre, en action des idées personnelles de l'auteur, plutôt qu'un système complet, fut-ce l'intuitionisme cher à M. Bergson. La philosophie de Claudel tient davantage entre *Tête d'Or* et le *Père Humilié* qu'en ses traités théoriques *Art Poétique*, *Connaissance du Temps*, *Traité de la co-naissance du monde et de soi-même*. Le poète n'a pas voulu faire de la philosophie. Violaine, Mesa, Sygne de Coufontaine, le curé Badilon, Pierre de Craon, le Pape Pie, ont dit tout ce qu'il fallait dire sur la vie. Dans ses ouvrages théoriques, Claudel *s'est* uniquement et simplement *exprimé*.

Au commencement est le Temps « qui amène et

produit toutes choses »⁽¹⁾. On ne peut lire une page de Claudel sans saisir la valeur de la notion du temps. On sent le monde emporté dans une immense rotation qui réédifie sans reprendre au Passé irréparable qui fuit. « Sous ce qui recommence, il y a ce qui continue »⁽²⁾. Voulez-vous une définition du Temps ? « le Temps n'est pas seulement le recommencement perpétuel du jour, du mois, de l'année, il est l'ouvrier de quelque chose de réel, que chaque seconde vient accroître, le *Passé*, ce qui a reçu une fois l'existence »⁽³⁾, d'où ce corollaire « la minute présente diffère de toutes les autres minutes en ce qu'elle n'est pas la lisière de la même quantité de passé »⁽⁴⁾.

Mais, je n'ai pas l'intention de m'arrêter sur cet aspect didactique de Claudel. Je dirais cependant qu'il a donné à certains mots une valeur particulière. Le *Traité de la connaissance* commence ainsi : « Naître, pour tout, c'est co-naître. Toute naissance est une connaissance. » Claudel ne joue pas sur les mots, mais il entre en eux. Le côté rude que nous avons trouvé en lui aime ces articulations qui font image, violemment, matériellement. Toutefois, le catholicisme, et j'ajoute le mysticisme de Claudel (car il y a un mysticisme claudélien un peu spécial, dur, entier comme lui) se trouve davantage dans son œuvre lyrique, dont Georges Duhamel dit que, toute « elle est un acheminement vers Dieu ». Dans les Grandes Odes, Dieu triomphe majestueusement et s'impose à nos humanités individuelles comme la seule Force, le seul Amour ; dans ses drames, Claudel nous montre Dieu vis-à-vis de ses créatures, le plus souvent inquiètes et tourmentées ; dans les œuvres lyriques, le poète met simplement son âme à lui en présence de Dieu, il laisse s'exhaler toute sa confiance infinie, et à mesure que les versets s'allongent, la représentation que je me fais de Dieu évolue et se fixe, plus douce, plus humainement près de nous.

(1) Art poétique, p. 38.

(2) » p. 44.

(3) » p. 39.

(4) » p. 40.

Dans l'*Otage*, le *Pain dur*, c'est le Jéhovah Tout-Puis-sant et Vengeur que nous reconnaissons, tandis que dans les Odes, c'est le Dieu Amour, le Christ du Golgotha qui, sur le Calvaire, consomme son incompréhensible sacrifice.

Abordons maintenant le principal de l'œuvre de Paul Claudel : ses drames. J'ai hâte d'informer le lecteur que je ne considérerai pas le point de vue scénique. Si l'intrigue arrive à la puissance, même à l'horreur brutale, cela est dû au tempérament intime de Claudel, non à son génie dramatique. Claudel conçoit le théâtre comme la seule représentation de l'âme humaine, et c'est uniquement de cela qu'il se préoccupe. Il faut, pour que ses drames dégagent toute leur valeur, qu'ils soient représentés dans un appareil scénique parfaitement adapté à l'atmosphère de la pièce, et par des acteurs spéciaux par leur intensité d'émotions et la réceptivité véritablement infinie de leurs impressions. Il y a deux manières de Claudel dramaturge. Ses premiers drames (*Tête d'Or*, — *le Repos du septième jour*, — *la Ville*) ne sont pour lui que les occasions de laisser parler son lyrisme débordant, qui commence avec la pièce et se tait avec elle ; c'est une végétation tropicale souvent fatigante, une frénésie, une exaltation sentimentale (au sens où les sentiments sont le lyrisme), stupéfiante. Malgré ce défaut, cependant, les caractères restent variés, personnels, toujours différents, mais Sygne, Coûfontaine, Badilon, Turelure sont quand même les créations du seul et complexe Claudel. Ils se font opposition les uns aux autres et se rejoignent dans leur père commun. Ecoutez Georges de Coûfontaine, le noble comte, le paladin de l'ancien régime, en qui le Passé reste comme le moteur du Présent :

« Comme la terre nous donne son nom, je lui donne mon nom.

En elle nous ne sommes pas dépourvus de racines, en moi par la grâce de Dieu elle n'est pas dépourvue de son fruit, qui suis le Seigneur.

C'est pourquoi précédé du *de*, je suis l'homme qui porte son nom par excellence.

Mon fief est mon royaume comme une petite France, la terre en moi et ma ligne devient gentille et noble comme une chose qui ne peut être achetée.

Et comme le miel ou les fleurs ou le vin qu'elle produit sont reconnaissables entre tous.

Ou le gibier que l'on y tire et la viande que l'on y paît,

Ainsi entre beaucoup de plantes précieuses l'Arbre-Dormant,

Le grand chêne généalogique qui se dressait dans la cour du château,

Et dont les racines, comme il apparut le jour qu'il fut arraché, plus liantes que celles de ces figuiers que j'ai vus au Coromandel, et que ces veines d'un sein qui font le lait,

Etaient enfoncées à demi dans le noir béton de la substruction romaine,

A demi au travers de la compacte glaise dans le blanc natif de la meulière couleur de fleur de marronnier.

Et comme le vin de Bouzy n'est pas celui d'Esseaume, c'est ainsi que je suis né Coufontaine parfait de la nature à quoi les Droits de l'Homme ne peuvent rien.

Ainsi la nation n'avait pas à se fabriquer elle-même ses chefs et ses lois, défendue contre les rêves.

Mais la nature dans toute la France les lui donnait avec ses autres productions, bons ou mauvais, depuis le roi jusqu'au juge,

Au tournant de chaque vallée, au flanc de chaque coteau, chacun en sa saison reflleurissant de son pied ou de sa souche,

Comme les fleurs et les fruits en leur variété. ⁽¹⁾

Ecoutez maintenant parler la Révolution par la bouche cynique et baveuse de Toussaint Turelure:

« Il ne s'agissait guère de raison au beau soleil de ce bel été de l'An Un. Que les reines-claudes ont été bonnes, cette année là, il n'y avait qu'à les cueillir, et qu'il faisait chaud !

Seigneur ! que nous étions jeunes alors, le monde n'était pas assez grand pour nous !

On allait flanquer toute la vieillesse par terre, on allait faire quelque chose de bien plus beau !

On allait tout ouvrir, on allait coucher tous ensemble, on allait se promener sans contrainte et sans culotte au milieu de l'univers régénéré, on allait se mettre en marche au travers de la terre délivrée des dieux et des tyrans !

C'est la faute aussi de toutes ces vieilles choses qui n'étaient pas solides, c'était trop tentant de les secouer un petit peu pour voir ce qui arriverait !

Est-ce notre faute si tout nous est tombé sur le dos ? ma foi, je ne regrette rien.

C'est comme ce gros Louis Seize ! la tête ne lui tenait guère ! ⁽²⁾

(A suivre)

Louis GENTINA.

(1) L'Otage, p. 25.

(2) L'Otage, p. 100.